

Première Année.

Prix 5 centimes.

Numéro 13

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.



INSERTIONS :

Annonces... 75^c la ligne.

Réclames... 1^f —

(pas rendus).

92-801



Périgueux, 15 Août 1886.

NOTRE GÉRANT M. SPA

*On l'a reconnu subito
Ce type bizarre, incroyable :
C'est bien là notre Méphisto,
Oui, c'est bien là notre bon diable !*

*SEM a pris son meilleur crayon
D'excellent caricaturiste,
Et l'aurole de l'artiste
Va briller d'un nouveau rayon.*

*La voilà, sa barbe soyeuse,
D'un beau noir, au reflet vainqueur...
Cette barbe où plus d'une heureuse
A suspendu son tendre cœur !*

*Les voilà ses crocs que regarde
Le beau sexe, avec tant d'ardeur...
Ne semblent-ils pas dire : « En garde ! »,
A tout coup-d'œil provocateur ?...*

*La voilà sa gourmande lèvre
Dont les baisers ont fait parfois
Passer le frisson de la fièvre
Dans le sang des jolis mincis !...*

*Cependant, il a pour coutume
D'être sobre autant qu'un gourmet,
Et si, pour plaire, il a sa plume,
Lui voit-on jamais son plumet ?...*

*A ses yeux bruns et sataniques
Reconnaissez, voyez venir
L'un des plus gros bonnets... lyriques
De LA FANFARE L'AVENIR !...*

*Reconnaissez cet esprit rude,
Droit mais mordant, quand il le faut...
La franchise est son habitude :
.... Elle est, peut-être, son défaut ! !...*

O. MÉLIE.

HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

M. Magne Épiciier.

D'un coup de baguette magique, je voudrais pouvoir évoquer le décor merveilleux qui servait autrefois aux habitants des Barris pour célébrer la fête impérialiste du 15 août. Un orateur de talent a su, à ce sujet, exprimer de très éloquents regrets : « Qu'est devenu, — disait un jour M. Alfred Magne au conseil général, — qu'est devenu ce panorama si pittoresque, vu de l'autre côté de la rivière, lorsque la ville baignait dans l'eau ses vieilles maisons aux fenêtres ogivales, ornées d'arabesques ou de rinceaux, et pour la plupart enguirlandées de plantes grimpantes : lorsque la tour Barbecane s'avancait dans la rivière, ayant l'air encore de vouloir barrer le passage, comme au temps jadis, et de protéger ces délicieux hôtels, les uns élégants et gracieux, à terrasse soutenue par des colonnettes, les autres majestueux avec leurs créneaux ouvragés, lorsque le vieux pont, avec sa sortie crénelée du côté des Barris, le barrage, le moulin de Saint-Front, puis les maisons en bois complétaient ce paysage plein d'attrait, que les étrangers de passage ne manquaient jamais d'aller voir ?... »

Parions qu'aucun des vieux Périgourdiens qui me liront n'a oublié ce site si curieux ? Vous souvient-il des immortels soldats en bois découpés et peints, qu'à l'occasion de la fête de l'Empereur, on installait sur le vieux pont ? Bonaparte, Hoche, Marceau et Daumesnil, le vaillant défenseur de Vincennes, nous apparaissaient ce jour-là au milieu des guirlandes de chêne, des trophées de drapeaux et venaient ainsi rappeler à tous les glorieux souvenirs, si intimement liés, de la première République et du premier Empire. « Le canon et les cloches, disait le programme officiel, annonceront la solennité du lendemain... » et le canon tonnait, et les cloches sonnaient à toute volée. Le chômage et la noire misère qu'il engendrait étaient peu connus alors, et la joie populaire

s'en ressentait, surtout dans ce vieux quartier des Barris, qui avait vu naître M. Pierre Magne, le grand ministre des finances de Sa Majesté Napoléon III.

Tous ceux qui l'ont connu vous diront que M. Magne avait pour sa ville natale, et notamment pour le quartier des Barris, un attachement que nous oserions presque qualifier de passionné. Qui ne sait, dit un de ses biographes, que, quand il occupait le pouvoir, on n'avait, pour acquérir le concours de sa puissante influence, qu'à se recommander du titre de Périgourdin ? Et comme il aimait à répéter qu'il ne connaissait pas de climat plus beau, de sol plus riche, de paysages plus enchanteurs que notre ciel, notre sol et nos paysages ? C'est dans cet ordre d'idées seulement que son esprit si mesuré se laissait aller un peu sans doute à l'exagération.

N'oubliant pas qu'il était le fils de ses œuvres, s'en faisant gloire, et bien loin de renier son extraction plébéienne, M. Magne se plaisait parfois à se déridier en devisant avec de simples artisans, camarades de son enfance, dans notre jovial patois, dont il aimait la naïveté un peu égrillarde et qu'il maniait en maître. Aussi ses anciens, tout heureux et tout fiers des bonnes paroles que leur adressait « Mousur Magno », chaque fois qu'il venait au pays, conservaient dans ses moindres détails l'espèce de légende qui s'était formée ici sur la jeunesse de leur camarade, devenu homme d'Etat, après avoir, comme eux, « porté des sabots. »

Or, cette année-là, les affaires de l'Empire marchant à souhait, M. Magne avait résolu, pour se distraire, d'assister à la fête des Barris. Quittant l'Hôtel du Périgord, où il était descendu, notre éminent compatriote se rendit, dans l'après-midi, chez le père Leytoul, un vieux tisserand qui avait été l'ami de son père et auquel il avait récemment fourni les fonds nécessaires pour monter une petite épicerie. Je vous laisse à comprendre si le bonhomme fut abasourdi en voyant entrer son illustre protecteur.

— Eh bien, mon brave, dit M. Pierre Magne en serrant amicalement la main du vieillard, comment va ton petit commerce ?

— Tout doucement, répondit le père Leytoul, tâchant de se remettre de son émotion. Il y a beaucoup de mes voisins qui prétendent que je ne fais pas bonne mesure et, au lieu de venir ici, ils préfèrent passer le pont et monter chez M. Goursat, dans la rue d'Enfer.

— Ah ! M. Goursat !... tout riche épiciier qu'il est, je l'aurais bientôt coulé, si j'étais à la place. La concurrence, vois-tu, il n'y a pas mieux pour stimuler l'industriel et le commerçant.

— Couler M. Goursat... Diable ! s'exclama le père Leytoul, et comment ma modeste boutique pourrait-elle lutter contre cette grosse maison ?

— Tout simplement en faisant « bonne mesure... » Tiens, tu vas voir.

En ce moment, une ménagère du voisinage entra et demandait demi-livre de sucre.

— Voici, dit M. Magne, en remettant à la commère un pain de sucre de dix kilos qui se trouvait à sa portée. Dites aux voisins qu'à cause de la fête du 15 août, nous faisons aujourd'hui bonne mesure, et surtout n'oubliez pas, vous et les vôtres, de crier : *Vive l'Empereur !*

Vous pensez si la bonne femme, qui avait reconnu le célèbre Périgourdin, s'empressa de clabauder l'aventure dans le quartier des Barris ! « *Quey Magnou què siart din lo boutiquo de Leytoul è dono tou par rè !...* » répétait-on de porte en porte, et chacun de venir faire sa provision de sucre, de café, de sel, de poivre, de liqueur, etc. L'épiciier improvisé se fit aider du père Leytoul ; mais il vint un moment où nos deux commerçants ne purent suffire à leur besogne, et M. Magne crut devoir prévenir ses clients qu'il était las : « — Ma foi ! mes amis, veuillez vous servir vous-mêmes, dit-il ; je réglerai ensuite avec le père Leytoul... Mais ne manquez pas, ce soir, de crier : *Vive l'Empereur !* »

En quelques instants, la boutique fut complètement dévalisée, à la grande joie de M. Pierre Magne, qui, durant toute la soirée, se promena dans les Barris et vit fêter son souverain d'une façon aussi gaie que bruyante. Tout en ayant l'air d'admirer le vieux pont et le pittoresque moulin de St-Front, notre illustre compatriote projeta aussi ce jour-là les travaux d'amélioration par lesquels il devait si utilement endiguer l'Isle et mettre les bas quartiers à l'abri des inondations qui trop souvent, hélas ! avaient

porté la dévastation et la mort dans ces centres ouvriers.

Un mois après, se trouvant à Compiègne avec Napoléon III et l'Impératrice, le ministre des finances raconta à Leurs Majestés de quelle façon il avait passé sa journée du 15 août. « — Je me suis fait épiciier pour chauffer l'enthousiasme de mes concitoyens, dit en terminant l'habile homme d'Etat, et cela devrait me valoir quelque gratitude de la part de mon souverain... » Napoléon III rit beaucoup de l'aventure, et, fort gracieusement, il accorda l'allocation importante que le madré Périgourdin était venu chercher, afin de pouvoir commencer les travaux d'embellissement qu'il projetait pour notre vieille cité.

Pauvre grand ministre ! lui aussi, comme son cher Empereur, devait un jour recueillir les fruits de l'ingratitude humaine. Je me sens presque humilié, dans mon vieux chauvinisme local, quand je songe qu'après le Quatre-Septembre, certains énergumènes crurent devoir célébrer l'anniversaire de la République en débaptisant la rue qui portait le nom du plus célèbre de nos enfants. On raconte que Pierre Magne assista avec un grand calme à ces preuves d'imbécillité. Un jour qu'on en parlait devant lui, il répondit avec son fin sourire : « J'espère, du moins, qu'ils ne supprimeront pas les travaux que j'ai fait exécuter et les services que j'ai rendus. »

Les Périgourdiens rétabliront-ils la plaque de la rue Pierre-Magne avant d'élever la statue qu'ils doivent à leur illustre compatriote ?... Telle est la question que je me suis posée bien souvent.

Paul LEBRETON.

UNE MYSTIFICATION.

Un honorable négociant de notre ville, très connu pour sa naïveté et que nous désignerons, si vous le voulez bien, sous le nom peu compromettant de Charlemagne, fut victime, il y a quelques mois, d'une mystification dont nous rapportons ici les détails :

Un soir qu'il traversait rapidement la place Bugeaud, après avoir fermé son magasin, un plaisant de ses amis, qui le guettait au passage, l'accosta par ces mots :

— Ah ça, où cours-tu donc, si affairé ?

— Ne m'en parle pas, je pars demain pour Paris ; j'ai une foule de commissions à terminer avant ce soir ; je ne sais où donner de la tête. Ces voyages m'assomment, sans compter les dépenses inouïes qu'ils occasionnent. Six voyages à Paris dans une année, c'est ruineux !

— Mais pourquoi ne te fais-tu pas recevoir membre de la *Société des demi-places* ?

— La *Société des demi-places* ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Comment, tu ne connais pas cette Société ?

— Mais, mon cher, c'est la Providence des négociants qui, comme nous, sont obligés de sillonner la France sur toutes les lignes ferrées. Cette Société, vraiment philanthropique, est instituée depuis quelque temps et fonctionne admirablement. Il suffit de verser dans sa caisse une première mise de 50 fr., et, d'après les traités conclus entre elle et les diverses Compagnies de chemins de fer, tous ses membres ont le privilège de voyager, leur vie durant, à demi-tarif.

— Pas possible ! Mais c'est merveilleux ! et où se trouve le siège de cette Société ?

— A Paris ; mais elle a des succursales dans tous les départements. Rouh..., que tu connais très bien, est directeur de celle de Périgueux... Si tu veux que je te présente !

— Sans aucun doute ! J'accepte avec enthousiasme.

Voyant le poisson mordre si facilement à l'hameçon, le mystificateur, enchanté, donne rendez-vous pour le soir même à sa victime, chez le soi-disant directeur, qui fut informé de suite du rôle qui lui était dévolu et dont il se chargea très volontiers.

Une heure plus tard, le néophyte se faisait recevoir solennellement membre de la *Société des demi-places*, et versait non moins solennellement 50 fr. dans la poche de ses deux amis, qui l'initiaient, en peu de mots, aux statuts et privilèges de la Société qu'ils venaient de fonder sans beaucoup de frais.

— Demain, lui dit l'un d'eux, lorsque tu te présenteras au guichet de la gare, tu regarderas le receveur en louchant autant que possible, et tu lui diras : « Périgueux-Paris, *Société des demi-places, fustt !...* » et, en prononçant *fustt !* n'oublie pas de passer rapidement ton index de

la main droite sous le nez. Ce signe franc-maçonique est indispensable pour te faire reconnaître ; aussitôt le receveur te délivrera un billet place entière, en échange du déboursé de la moitié du prix ordinaire.

— Très bien ! reprit ce bon Charlemagne, légèrement soupçonneux, tant la chose lui paraissait merveilleuse ; mais vous viendrez bien m'accompagner à la gare ?

— Parbleu, répondirent les deux farceurs ; demain matin, à onze heures, nous irons te prendre et te faire la conduite, sois sans inquiétude. Sur ces mots, Charlemagne, ravi, les quitta en leur serrant la main et les remerciant avec effusion.

A peine eut-il tourné les talons, que l'un des compères se rendit aussitôt à la gare, auprès du receveur, et lui dit :

— Demain, au deuxième train pour Paris, un de mes amis, une espèce d'original, légèrement toqué, viendra vous demander un billet de deuxième classe pour Paris, se disant membre de la *Société des demi-places*. Veuillez être assez bon, je vous prie, pour ne pas vous offusquer de cette demande saugrenue, de ses gestes excentriques, et pour lui délivrer un billet place entière pour le prix de 23 fr. 05 c., moitié du montant du billet ; du reste, ajouta-t-il en déposant quelques pièces de monnaie sur la plaque en cuivre du guichet, voici le complément de la somme.

Le receveur, n'apercevant aucun inconvénient à se prêter à cette plaisanterie, et pensant, au contraire, être utile au voyageur annoncé en flattant sa manie, promit de se conformer régulièrement à ces recommandations.

Midi sonnait à l'horloge de la gare lorsque Charlemagne, escorté de ses deux amis, se présentait au guichet en roulant des yeux féroces, s'imaginant loucher, et, d'une voix qu'il essayait de rendre assurée, il dit en bredouillant :

— Périgueux-Paris, deuxième classe, *Société des demi-places*, et, passant rapidement la main droite sous le nez, il siffla un *fustt* ! bien accentué.

Le receveur, d'abord interloqué, se rappelle aussitôt la visite de la veille, et, sans aucune observation, délivre au sociétaire des demi-places un billet de deuxième classe pour Paris.

Pour le coup, notre homme voit s'envoler tous ses soupçons, et, dans son ravissement, entraîne à la buvette ses deux compagnons, qu'il voulut abreuver généreusement.

Lorsque les affaires qu'il l'avaient appelé à Paris furent terminées, il n'eut rien de plus pressé que de repartir, heureux de pouvoir bénéficier encore une fois des avantages attachés à son titre de sociétaire.

Arrivé à la gare de départ, il court au guichet, et, cette fois étant parvenu à se gratifier d'un strabisme très réussi, il s'écrie d'une voix retentissante, en faisant filer rapidement son doigt devant la figure : « Paris-Périgueux, *Société des demi-places*, etc., etc, *fustt* ! »

L'employé, stupéfait, croit avoir affaire à un échappé de Charenton et l'invite poliment à se retirer.

— Mais, monsieur, insiste Charlemagne en roulant des yeux plus louches que jamais, et en redoublant l'énergie de sa pantomime, faites bien attention, je suis de la *Société des demi-places*, Paris-Périgueux... *fustt* !

— Monsieur, si vous continuez à faire le mauvais plaisant, je vous fais prendre par la police.

— Sapristi, monsieur, vous ne connaissez donc pas votre métier ; je suis de la *Société des*...

— Encore une fois, monsieur, retirez-vous ou j'appelle un sergent de ville !

Un groupe de curieux se formait déjà autour du guichet.

Notre homme, peu soucieux d'attirer ainsi l'attention du public et reconnaissant que tous ses efforts seraient infructueux pour faire valoir ses droits, paya intégralement sa place en grognant et en pestant contre l'ignorance et l'impolitesse des employés.

De retour à Périgueux, il se rend aussitôt chez le soi-disant directeur de la succursale de la *Société des demi-places*, et, en termes très amers, lui expose son aventure au départ de Paris.

— C'est incroyable, lui répondit ce dernier. Je suis sûr que tu n'as pas su te faire reconnaître ; comment as-tu demandé ton billet ?

— Eh ! parbleu, je me suis servi de la formule que tu m'avais indiquée : « Paris-Périgueux, deuxième classe, *Société des demi-places*... *fustt* ! » et j'ai fait passer en même temps mon index de la main droite comme ça : *fustt* !

— Ah ! le nigaud, ce n'est pas Paris-Périgueux, *fustt* ! avec la main droite de droite à gauche, mais Périgueux-Paris, *fustt* ! avec la main gauche de gauche à droite. On t'aura pris

pour un faux frère. Quelle chance qu'on ne t'ait pas arrêté !

ZAN-ZIBAR.

LE CHAPEAU D'OCTAVE.

Il sortait de chez lui, — un chapeau-soie radieux et léger, léger à s'envoler par dessus les moulins, comme un vulgaire bonnet de sou-brette, radieux à donner une illusion d'auréole — si bien que son propriétaire avait renoncé à l'arborer les jours de soleil, pour mettre un terme aux ravages que ses éblouissements occasionnaient parmi les yeux délicats.

La dernière fois qu'Octave..., mais c'est toute une histoire ; si vous le voulez bien, nous allons nous asseoir.

D'abord la présentation :

— Monsieur Octave Bichonneaud, habitué du *Grand Café de la Comédie*, où on le surnomme *l'Homme au Chapeau*. — Ce sobriquet devrait suffire à vous le faire reconnaître : artiste amateur, beau garçon, trente-cinq ans, toutes ses dents, même celle — ironie amère ! — de sagesse, suffisamment chauve pour porter au front l'enseigne des batailles livrées.

La dernière fois qu'Octave coiffa son phare, ce fut pour se rendre à une partie champêtre à *Sainte-Hélène*, lui, cinquième d'une troupe joyeuse... en dépit de la présence de deux maris. Car, Octave se trouvait là entre deux ménages, comme un âne entre deux ruisseaux, ne sachant lequel troubler ; — il était troublant, le malheureux, même sans chapeau !

On dina ; les femmes très gaies, presque lestes ; les maris ravis ; lui poursuivi par sa préoccupation infâme : le tirage au sort de sa victime ! — Ils sont ainsi, ces beaux garçons : vous les recevez chez vous, à votre table, vous leur servez ce que vous avez de meilleur en vous et dans votre cave, votre confiance et votre bordeaux, et ils ne songent qu'à se procurer eux-mêmes le dessert.

On se leva pour rentrer : Octave n'était pas encore fixé, mais sa préoccupation, bien qu'elle se fût aggravée, ne lui avait rien enlevé de sa confiance en lui-même. Il était fataliste — une faiblesse chez ce garçon robuste — et croyait que cela arrive toujours qui doit arriver, quoi que l'on fasse d'ailleurs pour persuader au destin que les jambes s'usent à courir éternellement la poste.

Tout à coup, Octave tressaillit : la lumière venait. Il s'était senti à la tête une lourdeur inaccoutumée, tandis que, devant lui, l'un des maris marchait, sautillait plutôt, léger, pimpant, — coiffé d'un chapeau qu'Octave reconnut tout de suite, au frisson qui courut dans ses cheveux de propriétaire...

Le hasard a de ces coups terribles que sa cécité seule peut lui faire pardonner. Qui donc avait soufflé au mari cette distraction malheureuse ? Pourquoi avait-il mis la main sur ce chapeau, plutôt que sur le sien ou sur celui du troisième convive ? Le couvre-chef — quelque esprit de trahison qu'il se fût inculqué par l'habitude d'abriter un crâne remué par les tempêtes — n'était pas venu au-devant du mari : il dormait, innocent, à deux pas de là, chaviré dans l'herbe avec ses modestes compagnons... *Quos vult perdere... ô Jupiter* !

Octave était fixé.

Le fameux chapeau n'a pas reparu sur nos boulevards. Il est passé à l'état de tétiche révélateur et repose, accroché au mur de la chambre d'Octave, entre deux bois de cerf et deux fleurets en croix...

Le mari rendit le chapeau, c'est positif ; mais on dit qu'il resta coiffé. — Il n'en croit rien ; vous n'êtes pas tenus de faire comme lui.

FANTASIO.

LE PREMIER PRINTEMPS.

Quand le premier hiver eut jeté sur la terre Sa couronne de neige et son linceul étroit, Les humains, consternés en face du mystère, Levèrent vers le ciel des yeux remplis d'effroi.

Le soleil paresseux ne perça pas les nues ; Rien ne vint éclairer les horizons troublés : En bas, pas un oiseau parmi les branches nues ; En haut, pas un rayon dans les cieus désolés !

Mais voici qu'un matin les neiges disparurent ; — L'or pleuvait par torrents du fond des cieus ouverts. — Et, crevant leur prison, les clairs ruisseaux coururent Sous l'herbe de leurs bords plus touffus et plus verts...

De chaque arbre du bois des chansons délirantes, Des murmures d'amour et d'ivresse sortaient ;

Et les humains, pareils à des âmes errantes, S'unirent pour répondre aux oiseaux qui chantaient.

Les amants, deux par deux, s'en allèrent dans l'ombre Reprendre l'entretien par l'hiver suspendu, Et ce fut un concert de caresses sans nombre Que le ciel étonné n'avait plus entendu !

Une voix s'éleva soudain de ce délire, Voix austère, — la voix de la grave raison, — Disant : « Qui donc es-tu, toi dont l'ardent sourire En palais radieux change notre prison ? »

Alors toutes les eaux à cette voix bondirent ; L'arbre sentit frémir ses longs rameaux flottants ; Et les oiseaux — ces voix d'en haut — lui répondirent : « Je suis le Créateur, car je suis le Printemps ! »

PAUL-MICHEL.

MUZETTE S'ENCANAILLE !

Les veuves Fromageot et Brinquillard, privées de leurs enfants que le mariage avait dispersés, et n'ayant plus rien sous la main à aimer ici-bas, s'étaient rattrapées sur la race canine. Leur commune passion pour les chiens les rapprocha, les unit, et il vint un moment où, ne pouvant plus se passer l'une de l'autre, elles furent se loger sous le même toit et ne se quittèrent pour ainsi dire plus : ce fut lorsqu'elles reçurent des mains d'une tierce personne Mme Brinquillard un chien nouveau-né, Mme Fromageot une jeune chienne, tous les deux d'une même portée, le frère et la sœur.

L'amour de ces deux respectables dames pour ces petites bêtes fut si vif qu'elles en étaient comme folles. Il est vrai aussi que les deux chiens, qui n'étaient pas plus gros que le poing, étaient de toute beauté et fort aimables.

La jeune chienne reçut le nom de Muzette, qui bientôt se réduisit à Zette, et Brititi fut le nom sous lequel on désigna le chien, qui ne tarda pas à s'appeler Titi, au lieu de Brititi.

Brititi et Zette étaient le fifi et la fille de la mère et de la tatante, c'est-à-dire que Mme Fromageot était la mère de Muzette, pendant que Mme Brinquillard était sa tatante, et Mme Fromageot la tatante de Brititi et Mme Brinquillard sa mère.

Ces deux chiens étaient plus gâtés que jamais enfant ait été gâté. Quand ils avaient été bien sages, et naturellement on les trouvait tels tous les jours, il leur était permis de donner une bise à petite mère et à petite tatante, bise qui était accompagnée d'un morceau de susucré ; quand ils n'avaient pas été sages, la bise était supprimée, ainsi que le susucré, ils étaient mis au pain sec, le châtimeur pouvait même aller, dans certains cas, jusqu'à être couchés sans souper ; mais alors, si Muzette était la coupable, tatante Brinquillard lui donnait en cachette à manger, pendant que mère Fromageot faisait semblant de n'en rien voir ; et si c'était Brititi qui avait manqué à ses devoirs, tatante Fromageot venait en aide au délinquant, et mère Brinquillard mettait la même discrétion à ne pas s'apercevoir que le châtimeur était évité.

Ces animaux n'avaient pas trois mois que les deux dames avaient fait déjà mille projets sur eux. Il fallait écarter de ces têtes si chères non seulement tous les dangers, mais il fallait aussi préserver leur noble race de toute roturière souillure ; Brititi serait le riri (mari) de Muzette et Muzette la fafame de Brititi, et le joli couple ne pouvait manquer d'avoir une descendance qui lui ferait le plus grand honneur.

Et après avoir fait tous ces beaux projets, il n'y avait plus qu'à attendre le moment de les réaliser ; c'était un moment qui serait sans doute lent à venir, mais enfin il viendrait ! En l'attendant, chaque jour on surveillait Muzette et Brititi n'était jamais perdu de vue. Le matin, quand, sous l'œil vigilant de mère ou de tatante, ils étaient sortis pour prendre l'air... et faire tout ce qui s'ensuit, Mme Fromageot cherchait à voir si les instincts sexuels s'éveillaient chez Muzette, pendant que Mme Brinquillard regardait de quelle manière Brititi s'y prenait pour *tomber son eau*, selon l'expression de la digne dame, s'il s'accroupissait, comme les très jeunes chiens, ou s'il levait la cuisse, comme ceux qui sont adultes ; mais Brititi ne levait toujours pas la cuisse : quand donc leverait-il la cuisse ! Puis quand on était rentrées au logis, on s'interrogeait, le résultat des observations était consigné, on se plaignait ensemble d'être obligées de toujours ajourner ses espérances, et on s'encourageait à patienter.

Enfin, un matin Mme Fromageot entendit frapper à sa porte à coups précipités ; c'était M^{me}

Brinquillard; elle lui dit sans se donner le temps de respirer :

— Il a levé la cuisse, madame, il a levé la cuisse, j'en suis sûre, je l'ai vu !

— Vraiment, Mme Brinquillard, ah ! quelle chance ! Eh bien ! ça ne m'étonne pas : mon rêve s'efface ; Brititi m'est apparu cette nuit en songe ; il levait la cuisse... Mais je ne vous en avais rien dit de peur de vous causer une fausse joie ; enfin le rêve se trouve confirmé par la réalité ; il n'y a plus qu'à se réjouir !

Et ce qui était dit fut fait. On célébra l'événement par une collation à laquelle prirent part les amies qui ne riaient pas trop de la tendresse des deux dames pour leurs chiens et où l'on mangea beaucoup de gâteaux et l'on but force liqueurs.

Restait Muzette maintenant ; qu'elle fût prête, ce qui ne pouvait tarder, et le... mariage de Muzette et de Brititi allait pouvoir se consommer. En effet, Mme Fromageot, quatre à cinq jours plus tard, avertissait Mme Brinquillard que Muzette était prête...

Mais ici j'interromprai mon récit pour présenter au lecteur un nouveau personnage qui jouera un certain rôle dans cette histoire.

Je veux parler de Marius, un autre chien aussi laid, celui-là, que les deux autres étaient jolis. Il était en outre gourmand, querelleur, effronté, libertin, volontaire et insolent. Toutefois, il n'était pas entièrement dépourvu de qualités ; il était surtout intelligent et brave.

Aussitôt que la lumière dorait les coteaux avoisinant Périgueux, Marius se levait de dessus sa paille pour accompagner à son atelier son maître, un honnête serrurier du quartier de la Rue-Neuve, puis il le quittait pour ses pérégrinations quotidiennes, et vous l'eussiez rencontré partout à la fois, sur les places Francheville, Bugeaud, Montaigne, Tourny, fringant, gambadant, jouant du meilleur cœur avec ses pareils, à la fête pour les plaisirs pacifiques de même qu'il était de toutes les batailles, de tous les tintamares produits dans la ville par les chiens. Dans la saison des amours, c'est-à-dire neuf mois sur douze, il ne cessait pas de lutter, voulant prendre part à tous les gâteaux et trouvant toujours le moyen de la prendre. Dieu sait les horions qu'il gagnait à ses luttes homériques avec les plus grands chiens de chasse, les dogues et les boule-dogues ; quoique de la grosseur d'un simple loulou qu'il était, il n'en craignait aucun ; quand la force était insuffisante, il avait recours à l'adresse ou à la ruse, et il avait des ressources inconnues aux autres chiens, quelque chose comme des bottes secrètes, des coups de Jarnac qui lui servaient à se débarrasser de rivaux dans des batailles où il aurait autrement succombé. Armé de son collier de matin, collier deux fois trop grand pour lui, que son maître lui mettait tous les jours avant de quitter la maison et que Marius quittait quand il s'agissait de plaire aux belles, parce qu'il nuisait à ses moyens, mais qui le rendait fort quand il fallait en découdre, Marius n'avait peur de rien, et, pour vivre aux dépens d'autrui, car il ne se souciait guère de la nourriture de son maître, il était aussi ingénieux qu'il savait être vaillant dans les combats. Les aubergistes pouraient en dire long sur son compte, de même que les commerçants des boulevards auraient aussi à parler de son sans-façon ! L'auteur de ces lignes le surprit un jour levant la cuisse sur un costume d'enfant placé sur le seuil de la porte de la *Belle Jardinière*. Outré de cette audace, on fit mine de le chasser. Mais, au lieu de se laisser intimider, Marius prit une attitude si agressive que, dans l'intérêt de ses mollets, on jugea prudent de battre en retraite. Ou ingénieux et rusé, ou crânement audacieux, tel ne cessa jamais d'être Marius, qui réussissait dans tout ce qu'il entreprenait.

Les deux veuves avaient l'habitude d'aller tous les dimanches à la musique, suivies de Muzette et de Brititi. Un jour Mme Fromageot voit un chien qu'elle n'avait jamais remarqué jusque-là venir au-devant d'elle un mouchoir à la gueule ; elle porte instinctivement la main à la poche ; elle était vide ; c'était son mouchoir que le chien lui rapportait ; ce chien, c'était Marius.

— Le pauvre animal ! me porter mon mouchoir, quelle intelligence ! s'écria Mme Fromageot. Et elle accompagna sa réflexion d'une caresse sur le dos de Marius, qui laissa faire, agitant sa queue de reconnaissance et se léchant les lèvres de volupté, car c'était si bon, des caresses, et si rare pour lui !... Depuis ce jour les deux dames remarquèrent Marius, mais sans penser à mal, et cependant elles furent témoins d'un spectacle qui eût pu leur dessiller les yeux !

Au moment où elles entraient dans les allées de Tourny, un carlin d'un air rageur se précipite sur Brititi et va le rouler dans la poussière, lorsqu'un autre chien d'un coup de tête jette l'agresseur de côté ; c'était encore Marius.

Décidément il y avait quelque chose là-dessous... eh ! oui, il y avait quelque chose : Marius en tenait pour Muzette, et, pour mériter son cœur, il ramassait le mouchoir de memère Fromageot et, à l'occasion, protégeait Brititi son frère. Enfin, une autre fois Mme Fromageot le surprit dans une pose de trois-quarts devant Muzette, la regardant d'un œil langoureux, se rengorgeant, portant beau. Remarque particulière : il avait laissé son collier... ce vilain collier qui lui allait aussi trop mal pour flirter avec une coquette comme la sœur de Brititi... Marius posait sa candidature...

— Ah ! mon vieux, ce n'est pas pour ton fichu nez qu'on la garde, tu es bien trop laid ! fit Mme Fromageot. Et de l'air dont Marius la regarda l'apostrophant ainsi, on était à se demander si à sa manière il ne lui répondait pas :

— Eh ! madame, peut-être... on ne sait pas ! Ceci se passait dans les jours où Brititi mettait le comble à la joie de sa maîtresse en lui démontrant par des faits qu'il était adulte et où Muzette en faisait de même, ce qui avait été connu à des signes non équivoques.

Cependant Mme Brinquillard avait l'esprit si rempli de l'idée que Brititi serait le petit riri de Muzette qu'elle était à mille lieues de soupçonner qu'il en pût être autrement, et chaque fois qu'elle voyait Marius roder autour d'elle et de son amie, elle pensait que c'était tout bonnement parce qu'on l'avait caressé un jour. Il eût été plus sage peut-être de se méfier... En effet, les visites de Marius devenaient de plus en plus fréquentes ; il passait cent fois par jour devant la maison, jetant sur la porte et les escaliers un regard furtif ; les deux dames l'avaient vu agir ainsi ; mais ce qu'elles n'avaient pas vu, c'est que Marius était même allé jusqu'à oser entrer dans la demeure chaste et pure de son idole. Si on l'avait suivi, on l'eût vu inspectant les lieux, flairant les coins et recoins, semblant se livrer à des études topographiques et tirer des plans... Oh ! bien sûr Marius avait une idée, vous verrez qu'il avait une idée...

Enfin le grand jour a lui ; Muzette paraît être dans les meilleures dispositions... Les deux dames se sont entendues... Brititi va épouser Muzette ; c'est décidé ; l'heure est fixée... On a dû retarder un peu l'événement, des visites étant survenues. Mais les visites sont parties ; on est seules ; Muzette et Brititi sont fermés ensemble...

Je renonce à décrire la physionomie des deux dames en ce moment solennel.

Elles causent, mais par phrases entrecoupées ; elles sont assises, mais ne peuvent tenir en place ; elles se parlent, mais sans s'entendre ; elles se font répéter mutuellement ce qu'elles se disent, et, quoiqu'elles essaient de prêter l'oreille, elles restent à l'ignorer ; elles s'agacent comme à plaisir sans le vouloir, et il vient un moment où Mme Fromageot laisse échapper un mot d'impatience auquel Mme Brinquillard répond par un geste un peu vif, mais c'est un mot et un geste qu'on regrette, et les deux amies, l'une aussi bien que l'autre malades du même mal, se pardonnent réciproquement.

Enfin, la première Mme Brinquillard s'écrie : — Si nous allions voir maintenant, il en est peut-être temps, qu'en dites-vous, madame Fromageot ?

— Patientons encore quelques minutes, répond celle-ci ; mais, non moins pressée de savoir que Mme Brinquillard, elle se ravise et dit :

— Au fait, vous avez raison, allons voir...

C'est ici qu'une grande surprise les attendait. Elles se lèvent, ouvrent la porte où se trouvent les petites bêtes, et, la porte ouverte, qu'est-ce qu'elles voient ? — Muzette en conversation criminelle avec Marius !!!

A ce spectacle, la veuve Fromageot tombe à la renverse, la veuve Brinquillard à son tour fait la même chute, en travers sur le corps de son amie, qui pousse des cris désespérés et fait son possible pour échapper au fardeau qui l'écrase, la veuve Brinquillard pesant 113 kilos sans en excepter un gramme, et Mme Fromageot ne pouvant opposer qu'une faible résistance, car elle y allait modestement de ses 76 livres (38 kilos), encore c'était-il toute mouillée, selon sa pittoresque expression, qu'elle en arrivait à ce poids. Les 113 kilos de Mme Brinquillard la suffoquent, elle va rendre l'âme ; mais un mouvement dans lequel elle concentre tout ce qu'elle a de force la dégage, et Mme Brinquillard, aussi bien qu'elle revenue de son émotion, se lève, et reproche amèrement à Mme Fromageot d'avoir laissé la porte ouverte, ce qui a permis d'entrer à cette canaille, à ce communard de Marius, suborneur de la vertu, contempteur de l'honneur des familles. Mme Fromageot riposte que la coupable, c'est plutôt elle, qui, ne pouvant résister à sa curiosité, est venue, sans s'en douter, en aide au séducteur, et les deux dames en seraient peut-être arrivées à s'en prendre à leurs fausses nattes, si elles n'avaient

pas fait la réflexion qu'une querelle ne changerait rien à la situation, et elles reviennent à la raison.

Un mauvais plaisant, mari de l'une des amies des deux veuves, les entendant se plaindre au sujet du dénouement de ce drame intime, leur dit pour les consoler :

— Eh ! madame Brinquillard, au lieu de vous plaindre comme vous le faites, vous devriez vous réjouir, au contraire : Marius obtenant les bonnes grâces de Muzette, c'est dans le goût du jour, c'est le croisement des races, c'est le prolétaire mêlant son sang jeune et généreux au sang affaibli des vieilles aristocraties...

— Allez au diable, vous, avec votre croisement ! une petite chienne si fine, si distinguée, s'oublier avec ce malotru... ah ! j'en ferai une maladie !

Mais les deux veuves finissent par en prendre leur parti.

— Cette fois, c'est une affaire manquée, disent-elles, mais l'avenir est à nous !...

Et, sur ces mots, le calme leur rentre dans l'esprit et la paix dans le cœur.

Jean de LA LIMOGÉANNE.

NOS AMUSETTES

ARITHMOMANCIE.

Vous désirez savoir l'âge de mes deux cousins ? Il y a cinq ans, en multipliant la somme de leurs âges par leur différence, on obtenait un produit qui était les deux tiers de celui que l'on obtiendra en faisant la même opération dans cinq ans ; le produit ainsi obtenu dans cinq ans sera, d'ailleurs, égal au produit de leurs âges actuels. — Quel est leur âge ?

Voici la solution du problème (mot carré) publié dans notre dernier numéro :

E	G	R	I	S	E	R
G	L	A	N	A	G	E
R	A	T	E	L	A	T
I	N	E	G	A	L	E
S	A	L	A	D	I	N
E	G	A	L	I	T	E
R	E	T	E	N	E	Z

Nous avons reçu dix-sept solutions conformes à celle qui précède et accompagnées, comme nous l'avions indiqué, de la bande du journal. Nos heureux correspondants recevront demain, par la poste, la *surprise* promise, consistant en une intéressante brochure d'actualité, due à la plume de l'un des principaux collaborateurs de l'Entr'acte.

ÉCHOS & POTINS.

A la cour d'assises :

On juge un braconnier qui en a fait voir de toutes les couleurs aux bons gendarmes. Il n'est pas de ruses qu'il n'ait employées pour les dépister.

Un aimable Pandore s'en plaignait en ces termes au jury :

— Oui, messieurs, ce gredin est un maître braconnier. Il nous dépistait souvent, et il allait même jusqu'à nous surveiller... C'est à moi surtout qu'il en voulait le plus. Il me suivait partout ; sûrement, il voulait m'épier.

* *

Au café :

Un habitué demande une plume, de l'encre et une enveloppe au garçon, qui est le propre neveu de Calino.

— Tiens, fait-il après avoir fouillé dans son portefeuille, c'est embêtant, je croyais avoir des cartes sur moi...

Alors le garçon, avec un sourire aimable et courtois :

— Si Monsieur le veut bien, je peux lui prêter une des miennes.

* *

La logique du jeune Tomy :

— Maman, pourquoi que tu me fais écrire *alouette* avec un seul *l*, puisqu'elle en a deux comme les autres oiseaux ?

* *

Une forte dame entre dans un magasin de corsets :

— Madame, dit la marchande, veut sans doute un corset de baleine ?

* *

Dans un lycée de jeunes filles :

— Qu'est-ce que le baiser ?
— C'est une demande que l'on formule au premier étage pour savoir si l'entre-sol est à prendre.

219.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C^e.